

CHINE LES BELLES

ETRANGERES

MINISTÈRE DE LA CULTURE  
Service des Archives (1)  
1970

JP1989090(2)

12



27 MAI - 11 JUIN 1988

Ministère de la Culture et de la Communication  
Direction du Livre et de la Lecture  
Service des Affaires Internationales

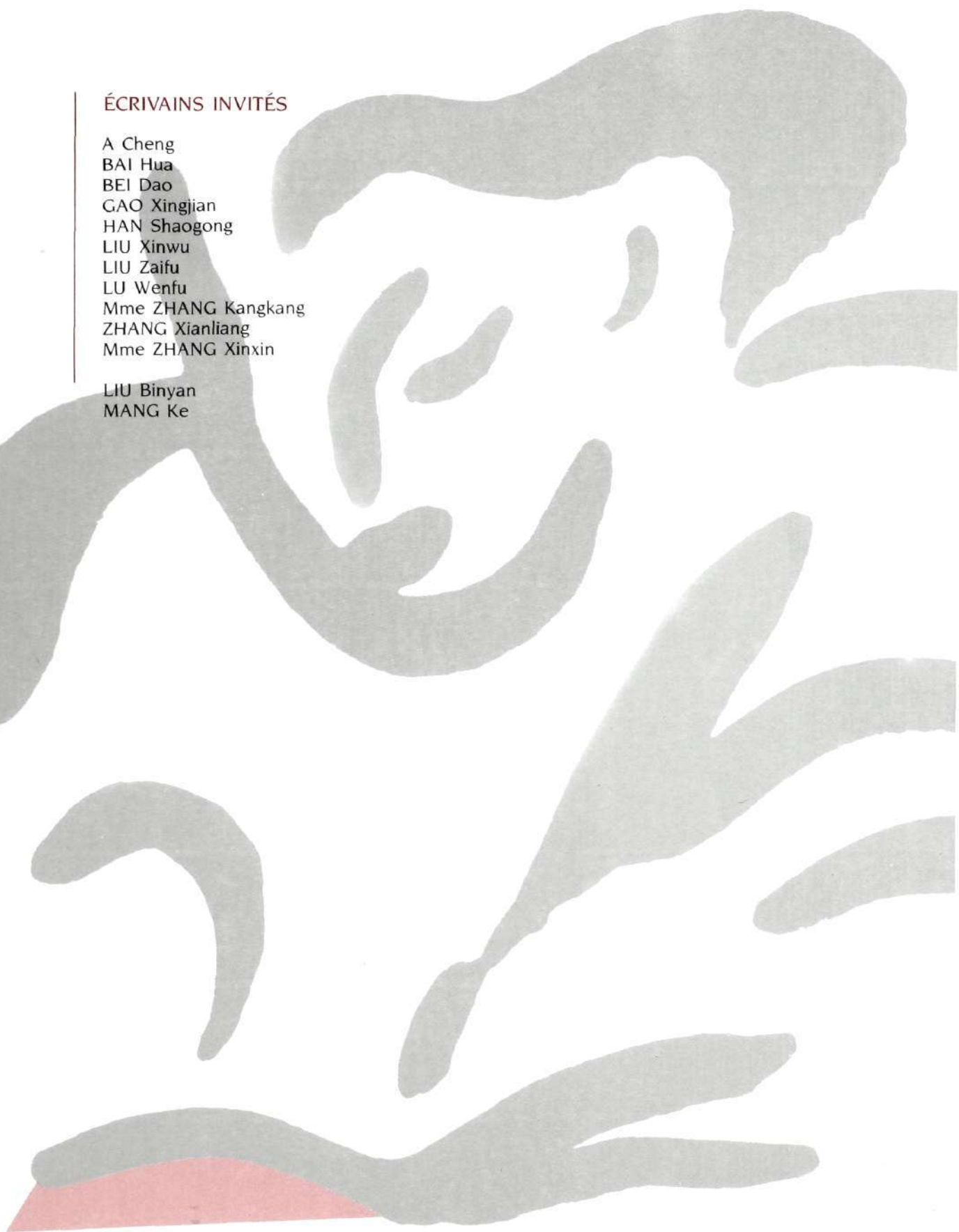
---

Centre National des Lettres  
Association Dialogue entre les Cultures

ÉCRIVAINS INVITÉS

A Cheng  
BAI Hua  
BEI Dao  
GAO Xingjian  
HAN Shaogong  
LIU Xinwu  
LIU Zaifu  
LU Wenfu  
Mme ZHANG Kangkang  
ZHANG Xianliang  
Mme ZHANG Xinxin

LIU Binyan  
MANG Ke

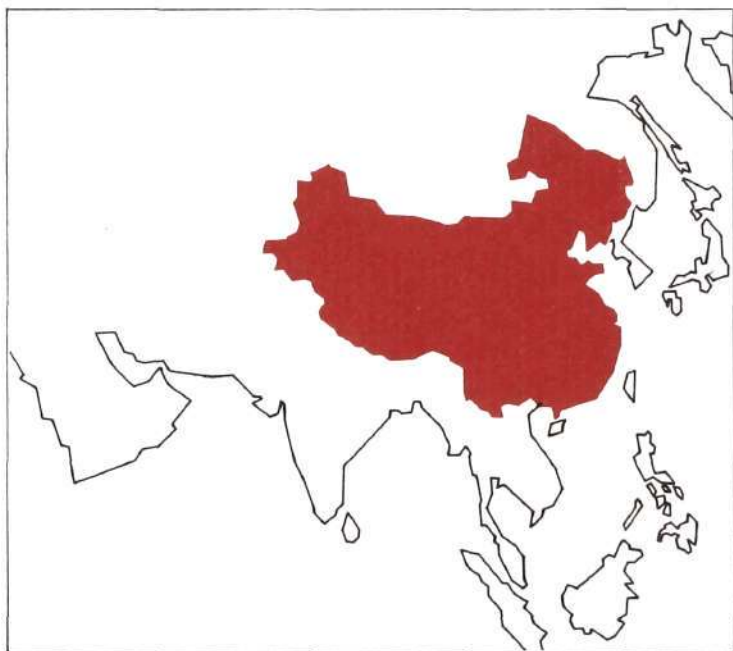


On ne parle pas de littérature contemporaine chinoise comme on parle de la littérature italienne ou anglaise, car immédiatement surgissent à l'esprit les mots « campagne anti-droitière », « révolution culturelle », « campagne contre la pollution culturelle ». Le lecteur étranger est avide de révélations sensationnelles sur les horreurs qui se sont passées ces dernières années. Plus un auteur est attaqué, plus on a tendance ici à lui faire une renommée de héros et donc de grand écrivain. Les spécialistes, parfois après avoir dans le passé encensé les artistes officiels, sont aujourd'hui à l'affût d'un samidzat chinois. Cette réaction est compréhensible ; il serait scandaleux de ne pas tenir compte du contexte social et politique de la vie littéraire, et le courage de nombreux intellectuels ne peut que forcer le respect. Mais si tout artiste est d'une certaine façon un rebelle, tout rebelle n'est pas un artiste. Je me demande si à force d'enfermer les Chinois, même avec beaucoup de commisération, dans un ghetto politique, on ne risque pas de les agacer et de les décevoir. Il serait temps de considérer les écrivains chinois comme les autres écrivains en se demandant simplement, si à partir d'une expérience historique particulière, ils ont su élaborer une œuvre qui parle au reste du monde.

Passée la période de « la littérature des cicatrices », qui avait pour thèmes les événements de la Révolution culturelle, j'avoue être surtout sensible à l'effort de ceux qui essaient à la fois de créer une littérature entièrement moderne, donc ouverte sur les autres cultures, et entièrement chinoise, non imitée en Occident.

Etre à la fois moderne et chinois était déjà le défi jeté dès l'entrée de la Chine dans la période contemporaine après le mouvement du 4 mai 1919, et que Wen Yiduo en poésie et Lao She pour le roman ont su relever avec succès entre les deux guerres mondiales. Or existent aujourd'hui en Chine de jeunes écrivains (jeunes d'esprit, peu importe l'âge selon l'état-civil) qui essaient de retrouver des racines dans la littérature et la pensée chinoise et qui appartiennent en même temps à des courants modernistes. Ils se lancent dans toute sorte de genres, nouvelles, pièces de théâtre, scénarios de films, poèmes ; les poésies sont particulièrement intéressantes, peut-être à cause de la grande tradition chinoise en ce domaine, peut-être aussi parce que le langage poétique – moins direct – permet une plus grande audace, moins évidente : seuls les esprits obtus y verront de l'obscurité.

Jacques PIMPANEAU





## ÉTRANGE LITTÉRATURE...

**Superficie :**  
9 596 961 km<sup>2</sup>

**Population :**  
1 061,1 millions d'habitants

**Capitale :**  
Pékin (Beijing)

**Religion :**  
bouddhisme  
(islam dans la Chine du Nord-Ouest)

**Langues :**  
mandarin de Pékin  
8 dialectes (avec variantes)  
Chaque minorité nationale possède sa langue

**Etat :**  
république socialiste unitaire et multinationale (21 provinces, 3 régions autonomes, 3 grandes municipalités)

**PMN (produit matériel net) en 1985 :**  
230,4 milliards (dollars USA)

**PNB par habitant :**  
310 dollars par habitant

**Analphabétisme :**  
32 % en 1985

**Scolarisation en 1983 :**  
2<sup>e</sup> degré (12-16 ans) : 34 %  
3<sup>e</sup> degré : 1,3 %

**Livres publiés :**  
tirage : 4 958 650 000  
titres : en 1953, 31 602

**Livres chinois traduits :**  
16 titres (8 de littérature)

**Chiffre d'affaires des exportations de livres français (en valeur 1 000 F) :** 4 271  
Cela représente 0,2 % du C.A. de l'exportation de livres français à l'étranger

**Films produits en 1985**  
127 longs métrages fiction  
600 courts métrages  
dont 400 documentaires

**L** occasion est unique pour le public français de prendre enfin connaissance d'une nouvelle littérature étrangère, celle qui est apparue en Chine en 1976, après la mort de Mao.

Nouvelle, car elle est née du désert où la production culturelle chinoise s'est perdue pendant plus de vingt années. Au terme de la traversée de ce désert, des écrivains se sont révélés par centaines : anciens « droitiers », dont certains étaient déjà engagés dans la création littéraire avant leur condamnation en 1957 ; jeunes lycéens envoyés au fin fond des campagnes chinoises en guise de formation. La réhabilitation des premiers et le retour en ville des seconds a favorisé le renouveau d'une littérature qui était totalement sinistrée. Les deux générations sont représentées parmi la dizaine d'écrivains aujourd'hui en France.

Etrange, la capacité de ces jeunes écrivains, privés d'éducation, à prendre la plume. L'« explosion » semblera peut-être moins paradoxale, dès lors que l'on aura observé que la littérature est en Chine le seul lieu où dévoiler les problèmes de société, dès lors aussi que l'on aura compris que les écrivains ont crié au monde les souffrances qu'ils avaient endurées. Leurs cris d'appel ressemblent beaucoup à ceux qu'avaient lancés Luxun soixante ans plus tôt, quand la Chine sortait à peine de l'époque féodale. Cette révolte est commune à tous les auteurs, quels que soient leur âge, leur sensibilité, et le mode d'expression choisi. Les nouvelles de Liu Xinwu ont ainsi marqué la brève période (1977-1980) où s'est affirmée la littérature « des cicatrices » (celles de la Révolution culturelle).

« Étrangère », étrange, cette littérature l'est aussi pour les Chinois, en ce sens que les nouveaux écrivains ont su découvrir immédiatement des thèmes hardis et parfois insolites, eu égard à la tradition chinoise. Des écrits de toute sorte ont proliféré et la littérature chinoise est devenue si diverse que le classement en écoles est aujourd'hui quelque peu arbitraire. Le critique Liu Zaifu tente la classification la plus cohérente en distinguant trois grandes tendances : le réalisme, le modernisme et

la littérature des racines.

La première, dans la lignée des grands auteurs des années trente (Luxun, Lao She, Mao Dun, Ba Jin), mais aussi de la littérature réaliste soviétique, regroupe des œuvres principalement conçues comme des « miroirs que l'on promène le long du chemin ». Ce courant reste dominant et incontestablement très populaire.

La deuxième tendance apparaît plutôt comme un ensemble disparate d'expérimentations, qui ont été jugées tout à fait hétérodoxes, tant elles étaient éloignées des modes d'expression habituels. Elles se sont parfois nourries d'influences étrangères, qui restent difficiles à préciser, même si les noms donnés à certains courants renvoient d'emblée aux catégories de la critique occidentale : symbolisme, existentialisme, roman de l'absurde, et peut-être, littérature du grand ouest. Ces courants « modernistes » ont suscité des débats passionnés (comme celui sur la poésie « obscure »), mais limités aux milieux intellectuels.

La littérature des racines, enfin, s'attache à montrer la permanence des valeurs culturelles de la Chine, malgré ou à travers des particularismes régionaux. Cette importance accordée au terroir se double d'un intérêt manifeste pour les littératures étrangères, et notamment pour celles d'Amérique latine.

Les œuvres des écrivains rendent compte de ces divers courants. Au risque de schématiser, au réalisme nous rattacherons Lu Wenfu et Zhang Xinxin, ainsi que Liu Binyan, au modernisme les poètes Bei Dao et Mang Ke, le dramaturge Gao Xingjian ou le romancier Zhang Chengzhi, à la littérature des racines A Cheng ou Han Shaogong, ainsi que Wang Zengqi dont les thèmes et les recherches esthétiques évoquent l'œuvre de Shen Congwen (écrivain de la génération des années trente). Certains romans de Zhang Xianliang ou de Wang Meng participent manifestement du réalisme et du modernisme à la fois.

Quelle tendance sera la plus forte ? Difficile à dire pour l'instant : le réalisme reste visiblement la valeur de référence, tandis qu'apparaissent, ici et là, des auteurs originaux, atypiques, à contre courant et qui revendiquent le droit à la subjectivité.



# LA LITTÉRATURE CHINOISE DEPUIS 1976 EN FRANÇAIS

## AUTEUR

A Cheng  
Chen Joh-Si  
Dai Houying  
  
Gu Hua  
Lu Wenfu  
  
Yang Jiang  
Yang Jiang  
Ye Yonglie  
Yu Luojin  
Yu Luojin  
Zhang Jie  
Zhang Jie  
Zhang Xinxin  
Zhang Xinxin  
Zhang Xianliang  
Zhang Xianliang

## TITRE

Les trois rois. Trad. par N. Dutrait  
Le préfet Yin. Trad. par S. Leys  
Étincelles dans les ténèbres  
Trad. par Li Tchehoua, P. Bourgeois, J. Alezais  
Hibiscus. Trad. par P. Grangereau  
Vie et passion d'un gastronome chinois  
Trad. par Chen Feng et A. Curien  
Six récits de l'école des cadres. Trad. par I. Landry et Zhi Sheng  
Mémoires de l'école des cadres. Trad. par B. Rouis et I. Bijon  
L'ombre des espions sur l'île de Jade Vert. Trad. par NG Yoksoon  
Le nouveau conte d'hiver. Trad. par Huang San et Mandares  
Conte de printemps. Trad. par Huang San et Mandares  
Ailes de plomb. Trad. de l'allemand  
Galère. Trad. par M. Cartier et Bai Yun  
Sur la même ligne d'horizon. Trad. par Pechenart  
Une folie d'orchidées. Trad. par Cheng Yingxiang  
Mimosa  
La moitié de l'homme, c'est la femme  
Trad. par Yang Yuanliang avec la collaboration de M. Loi

## EDITION/PARUTION

Alinéa, 1988  
Denoël, 1980  
Le Seuil, 1987  
  
R. Laffont, 1987  
Picquier, 1988  
  
C. Bourgeois, 1983  
P.A.F., 1983  
Pierre-Emile, 1986  
C. Bourgeois, 1982  
C. Bourgeois, 1984  
Maren Sell, 1986  
Maren Sell, 1988  
Actes Sud, 1986  
Actes Sud, 1988  
Favre, 1987  
Belfond, 1987

## RECUEILS EDITION/PARUTION :

La face cachée de la Chine. Trad. par J.-P. Béja et W. Zafanoli  
Le retour du père. Trad. H. Denes  
La Chine des Femmes  
Ici la vie respire aussi. Trad. et présenté par N. Dutrait  
La remontée vers le jour

Pierre-Emile, 1981  
Belfond, 1981  
Mercure de France, 1983  
Alinéa, 1986  
Alinéa, 1988

## REVUES :

Chine : une nouvelle littérature (dossier), Europe, n° 672, avril 1985.  
Le numéro d'Europe Mai 88 publiera des poèmes de Mang Ke et Bei Dao.  
La littérature chinoise (dossier), Magazine Littéraire, n° 242, mai 1987.  
Poèmes de Shu Ting (Trad. par I. Bijon et A. Curien), Cahiers du Confluent, 1986.  
Gu Cheng : Les yeux noirs (Trad. par I. Bijon et A. Curien), Cahiers du Confluent, 1987.  
Être écrivain en Chine (dossier), Aujourd'hui la Chine, n° 49, avril 1988.

## LA REVUE « LITTÉRATURE CHINOISE » ET LA COLLECTION PANDA

Depuis 1964, la revue « Littérature Chinoise » qui a son siège à Pékin, s'est donné pour but de lancer un pont culturel entre la Chine et la France, ainsi que les pays francophones, en présentant à travers ses propres traductions, les œuvres littéraires et poétiques les plus importantes de la Chine d'hier et d'aujourd'hui. De superbes reproductions rendent compte, aussi, de la vitalité de la peinture chinoise, traditionnelle et moderne. En 1982, une nouvelle formule, trimestrielle, élargie de nombreuses rubriques, devait donner à la revue un élan et une audience considérables, la plus grande partie de chaque numéro restant consacrée à la publication de nouvelles, pierres de touche, en Chine, du talent d'un auteur. Après Mao Dun, puis Yang Xianyi, le rédacteur en chef de la revue est Wang Meng, actuel Ministre de la Culture, et lui-même grand écrivain.

« Littérature Chinoise » a créé en 1981 la collection Panda qui, à travers plus d'une quinzaine de recueils édités jusqu'à ce jour, permet d'accéder aux œuvres des meilleurs auteurs contemporains. Cette collection, qui soulève un vif intérêt, constitue une source précieuse de découverte et de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature et à la société chinoises.

Suzanne BERNARD

Quelques recueils de la Collection Panda :

JIANG Zilong. La vie aux mille couleurs, 1983  
LIU Shaotang. Nouvelles du terroir, 1986  
WANG Meng. Le papillon, 1982  
ZHANG Xianliang. Mimosa, 1986  
ZHANG Xinxin et SANG Ye. L'homme de Beijing, 1987  
YIXIDANZENG. Les survivants, 1987  
Dix auteurs modernes (Nouvelles), 1984  
LU Wenfu, Le puits, 1988

## 1. QUELQUES MAISONS D'ÉDITIONS CHINOISES

Renmin Chubanshe  
(Edition du Peuple) Beijing

Renmin Wenxue Chubanshe  
(Editions Littéraires du Peuple) Beijing et  
par province

Zuoqia Chubanshe  
(Editions des Écrivains) Beijing

Waiwen Chubanshe  
(Edition en Langues Étrangères) Beijing

## 2. QUELQUES LIBRAIRIES A PARIS

Livres en chinois et en français :

Le Phénix  
72, boulevard de Sébastopol  
75003 PARIS  
Tél. : 42.72.70.31  
(Catalogue gratuit sur demande)

Les Herbes Sauvages  
5, rue de Belleville  
75020 PARIS  
Tél. : 42.41.46.40

You Feng  
45, rue Monsieur-Le-Prince  
75006 PARIS  
Tél. : 43.25.89.98

Livres en français :

Espace Chine  
Amitiés Franco-Chinoises  
36, rue des Bourdonnois  
75001 PARIS  
Tél. : 42.36.37.70

Carrefour de la Chine  
45, rue Sainte-Anne  
75001 PARIS  
Tél. : 42.61.60.26

## CE DOSSIER A ÉTÉ RÉALISÉ PAR :

Viviane ALLETON  
Jean-Philippe BEJA  
Chantal CHEN-ANDRO  
CHENG Yingxiang  
Annie CURIEN  
Noël DUTRAIT  
Alain PEYRAUBE  
Danièle TURC-CRISA



## A CHENG



DR

**A**u milieu des multiples mouvements littéraires qui animent la création chinoise contemporaine, s'élève depuis cinq ans la voix puissante et sincère d'un jeune écrivain, A Cheng. La publication de sa première nouvelle en 1984 a fait l'effet d'une bombe dans le monde des critiques aussi bien en Chine continentale qu'à Taïwan ou aux Etats-Unis. Sa nouvelle, *Le Roi des enfants*, vient d'être adaptée par le réalisateur le plus en vue du cinéma chinois, Chen Kaige.

On classe généralement l'œuvre d'A Cheng dans le courant littéraire dit de « recherche des racines ». Ce mouvement a vu le jour après le débat sur le modernisme qui a fait rage dans le monde des lettres en Chine depuis le début des années quatre-vingts. Un certain nombre d'écrivains ont ressenti le besoin de rechercher dans leur propre pays les racines profondes de leur culture. Parmi eux, A Cheng est sans doute l'un de ceux qui a remporté le plus grand succès.

Dans un entretien publié par la revue de Hong-Kong *Jiushi niandai* (The Nineties), A Cheng explique qu'il est né six mois avant la Libération de 1949. Il appartient donc, dit-il avec ironie, à l'ancienne société... Une ironie révélatrice. Non pas qu'A Cheng soit un nostalgique de l'ancienne société, mais il ne semble guère avoir trouvé sa place dans la « nouvelle », marquée par la terrible rupture de la Révolution culturelle. La Révolution culturelle, il la connaît, il l'a vécue. Envoyé comme des centaines de milliers d'autres lycéens à la campagne sans avoir fini ses études secondaires, il est resté dix ans loin de Pékin, dans les provinces du Shaanxi, de la Mongolie Intérieure et du Yunnan. Quand ses camarades, jeunes instruits, n'ont plus rien à se mettre sous la dent, c'est A Cheng qui les « nourrit » en leur racontant les banquets les plus extraordinaires qu'il puisse imaginer ou les festins dont il a lu la description dans la littérature. Dans le désert culturel de ces régions, A Cheng fait

Tout le monde a le droit de dire des choses vraies.

## BAI HUA

dentales, Tolstoï, Dostoïevski, Zola, Hugo, etc., il raconte les livres qu'il a dévorés dans la bibliothèque de son père. Au Yunnan, il va chez les paysans conter des histoires pour gagner un bol de nourriture. Le plus cocasse est qu'il leur raconte Anna Karénine en sinisant l'intrigue car le livre est interdit à l'époque.

A son retour à Pékin en 1979, il participe aux activités du groupe *Xingxing* (Les Etoiles) qui nourrit le talent d'artistes comme le sculpteur Wang Keping, le peintre-poète Ma Desheng ou encore Li Shuang, peintre elle aussi. A Cheng, lui, dessine. Bientôt poussé par ses amis artistes subjugués par ses talents de conteur, il se met à écrire. Dès sa parution, en juillet 1984, sa première nouvelle, *Le Roi des échecs*, a connu un immense succès. Puis, successivement, *Le Roi des enfants* et *Le Roi des arbres*, publiés en 1985, ont confirmé le talent de l'écrivain. Description saisissante et chaleureuse d'une réalité insoupçonnée, l'œuvre d'A Cheng est en même temps et surtout une réflexion très profonde sur la condition humaine, et sur la signification de la vie elle-même.

Une traduction en français des trois principales nouvelles d'A Cheng paraît en mai 1988 aux éditions Alinéa sous le titre *Les trois rois* (traduction de Noël Dutrait). Une très courte nouvelle de lui *Le vieux chanteur* paraîtra également dans l'anthologie de littérature chinoise contemporaine publiée par les mêmes éditions Alinéa. ■

**L'**un des écrivains les plus profonds et les plus féconds de la Chine d'aujourd'hui. Auteur à facettes multiples : romancier, poète, dramaturge et scénariste. Né en 1930 dans la province du Henan. Sa vie aura été, jusqu'à ces dernières années, une longue suite de tribulations, du fait de l'ardeur avec laquelle il a défendu ses deux patries : la Chine et le monde des lettres et des arts, contre les anges exterminateurs. C'est le type même de l'intellectuel chinois persécuté pour avoir eu l'audace « sacrilège » de crier la vérité.

Le choc de l'irruption de l'envahisseur nippon dans son pays natal fait de lui un enfant particulièrement précoce. Son père, un notable, est enterré vivant par les troupes d'occupation pour avoir refusé de collaborer avec elles. A 15 ans, c'est déjà un militant dans le mouvement étudiant. A 17 ans, il entre dans les rangs de l'Armée populaire de libération ; il y est affecté au secteur culturel.

Il commence à publier nouvelles, poèmes et scénarios dès le début des années 1950. Il devient membre de l'Union nationale des écrivains chinois en 1954. Trois ans plus tard, il est dénoncé comme « droitier » puis condamné à « se réformer par le travail » dans une usine, à Shanghai. On ne lui épargne l'exil dans le Grand Nord que parce que sa femme, Wang Pei, est gravement malade et que son fils est encore tout bébé. En 1962, on l'envoie labourer les champs aux environs de Shaoxing, la ville natale de Lu Xun. Il est réintégré dans l'Armée en 1964. Mais son calvaire recommence dès la fin de 1965, au moment précis où est lancée, à Shanghai, la Révolution culturelle. On l'enferme dans un lieu inconnu ; on lui interdit tout contact avec sa famille jusqu'en 1973. Il survit en élevant des cochons... Il ne peut reprendre la plume qu'en 1976, au lendemain de la chute des Quatre. Il met alors les bouchées doubles. Et il a du succès. Sa production étant cependant peu conformiste, il ne tarde guère à avoir des ennuis. Quatre œuvres, notamment, vont lui valoir de devenir un écrivain quasi maudit. office de bibliothèque vivante. Imprégné d'œuvres chinoises et occi-



« Toute personne a le droit de dire des choses fausses. Et si personne n'a le droit de dire des choses fausses, la liberté relative est-elle encore possible ? »

## BEI DAO

« *Le Petit Jour* » (1977), pièce de théâtre, dans laquelle se trouvent dénoncés pour la première fois les méfaits du « gauchisme » dans le Parti. À peine montée, cette pièce est durement critiquée par les « gauchistes » encore au pouvoir, et cesse d'être jouée.

« *Cette nuit, les étoiles brillent de tous leurs feux* », scénario d'un film. Question posée : le sacrifice de ceux qui sont morts pour la Révolution a-t-il encore un sens quand les révolutionnaires eux-mêmes, une fois au pouvoir, oublient si vite l'idéal ? Le film a été vite interdit par la censure. « *Amour amer* » (1980), scénario d'un film. Le héros du film est un peintre de grand talent rentré en Chine par patriotisme après 1949 et persécuté de toutes sortes de façons pendant la Révolution culturelle. Il meurt au moment même où tombe la Bande des Quatre. Jamais distribué, ce film fait l'objet d'une campagne de critique de dimension nationale pendant toute l'année 1981.

« *La Hallebarde d'or du Roi de Wu contre l'épée du Roi de Yue* » (1983), pièce de théâtre. Dénonciation par transposition historique du despotisme. Après avoir été joué pendant peu de temps, cette pièce est devenue l'une des cibles des animateurs

de la campagne contre la « pollution spirituelle » de l'automne 1983. Elle a disparu de l'affiche.

Bai Hua, qui ne relève plus de l'Armée depuis 1984, peut maintenant consacrer tout son temps à l'écriture. Ses œuvres les plus récentes : un recueil de poèmes intitulé « *Du temps que j'aimais et que j'étais aimé* » (1987) ; un long roman intitulé « *Là-bas, dans un pays où il n'y a que des jeunes filles* » (1988).

### Oeuvres traduites en français :

« *Grandeur et décadence d'une maison de thé* », nouvelle in « *Nouvel Observateur* » du 5 décembre 1981 et in « *La remontée vers le jour* », sous presse, Alinéa. Traduit par Cheng Yingxiang.

« *Maman, O Maman !* », roman, en préparation. Traduit par Li Zhihua. ■



DR

Bei Dao, de son vrai nom Zhao Zhenkai, est né le 2 août 1949 à Pékin dans une famille d'intellectuels. Élève du lycée lorsqu'éclate la Révolution culturelle en 1966, il s'engage avec enthousiasme dans le mouvement. Rapidement déçu par les luttes de factions, il se détourne de la politique et, demeuré à Pékin, commence à écrire des poèmes en 1970. Il écrit alors essentiellement pour lui, et ses compositions ne circulent que dans un cercle d'amis.

C'est seulement à la fin de 1978, lorsqu'à la faveur du mouvement démocratique il fonde la revue non officielle *Jintian* (Aujourd'hui) avec Mang Ke et quelques amis, que ses œuvres sont présentées au public. Dès 1979, certaines de ses poésies paraissent dans des publications officielles. En 1980, il entre au comité de rédaction d'une revue de l'association des écrivains dont il devient membre en 1985. Il en démissionnera à la fin de 1986 pour manifester son désaccord avec la fermeture d'une revue littéraire (*La Chine*) à laquelle il participait. Depuis le mois d'avril 1987, il poursuit des recherches sur la poésie anglaise à l'université de Durham en Grande Bretagne. Ses poèmes disent le dégoût éprouvé par la « génération perdue » des gardes rouges que Mao Zedong a envoyé moisir dans les campagnes après les avoir portés au pinacle. Si les responsables de la propagande du Parti dénoncent cette poésie « obscure », les jeunes s'y retrouvent totalement.

« Je - ne - crois - pas ! »

Ce vers de « Réponse » écrit en 1976 est en quelque sorte le manifeste d'une génération qui a versé dans le scepticisme après avoir vécu l'expérience traumatisante du fanatisme. « Ma poésie de l'époque exprime une résistance de la société. Aujourd'hui je n'en suis pas totalement satisfait. Il me semble qu'alors, nous décrivions nos tares de façon simpliste, sans faire la part de notre héritage millénaire. »

À partir de 1981, Bei Dao s'attaque donc à la « sinitude », qui, selon lui, est en partie responsable de l'arriération tant économique que culturelle de la Chine. Il affirme que les Chinois doivent s'ouvrir sur le monde sans craindre de perdre leur âme. Bei Dao n'est pas seulement poète, il a écrit, sous son vrai nom et sous divers autres pseudonymes, des nouvelles qui mettent en scène les milieux marginaux de Pékin au lendemain de la Révolution culturelle. Le drame de l'incommunicabilité entre les classes sociales, entre les générations, entre les jeunes marginalisés eux-mêmes est omniprésent dans ses nouvelles. Le désespoir perce à chacune des pages consacrées à la tragédie des jeunes instruits revenus en ville et qui n'ont pas leur place dans le monde (*La houle*). Le poète transparait toujours dans des nouvelles qui comptent parmi les meilleures qui aient été écrites depuis la renaissance littéraire de 1979. On ne peut que regretter que, depuis le début des années 1980, il ait renoncé à cette forme d'expression. ■



DR



## GAO XINGJIAN



DR

Gao Xingjian est avant tout reconnu comme l'initiateur du courant « moderniste » dans la littérature. Son « Premier essai sur les techniques du roman moderne » suscite en 1982 un grand débat sur le thème « Réalisme ou Modernisme ». Sa pièce « Arrêt d'autobus » (1983) brise plus de 50 ans de conventions théâtrales en introduisant les éléments du Théâtre de l'Absurde. La pièce est interdite au bout de quelques représentations et son auteur devient une des principales cibles de la « Campagne contre la Pollution Spirituelle » déclenchée en 1983 pour limiter les excès de l'influence occidentale.

Gao Xingjian né en 1940, garde le souvenir d'une atmosphère familiale très libérale, proche des milieux étrangers de la région de Shanghai. Il appartient à une génération qui a grandi dans l'esprit démocratique et d'ouverture du « 4 Mai » et s'est formée dans les luttes qui ont secoué la vie politique au cours des quarante dernières années. Tout comme les écrivains de 40-50 ans, il est l'esprit d'une époque. Il entreprend des études de français à l'Institut des Langues de Pékin, obtient son diplôme en 1962.

Traducteur, romancier, dramaturge, critique littéraire et peintre, Gao Xingjian s'est imposé en Chine et à l'étranger comme le représentant d'une littérature d'avant-garde. Ses premiers romans « Etoile dans la nuit glacée » (1979), « Une colombe

appelée lèvres rouges » (1980) s'inscrivent dans cette explosion de témoignages qui suit la fin du maoïsme et qui retrace une tragédie dont chacun porte les stigmates. Mais c'est le théâtre qui révèle le jeune écrivain, dans « Signal d'alarme » (1982), « Arrêt d'autobus » (1983), « Quatre sketches modernes » (1983), Gao ne cache pas son intérêt pour les thèses d'Antonin Artaud sur le théâtre comme « événement » avec un effet cathartique sur le public... Il cherche en même temps à renouer avec la tradition de l'opéra chinois. Le « Monologue » (1984) essaie de reproduire la « distanciation » entre l'acteur et son rôle, dans un cadre dépouillé où l'action est créée essentiellement par le jeu des acteurs. « L'homme sauvage » (1985) est une tentative pour renouer avec une « théâtralité » qui n'est plus simple copie de la réalité mais ouverture sur l'imaginaire. Gao fait revivre la tradition à travers le mime, les masques, la danse, la magie et la confrontation avec la réalité d'aujourd'hui.

Les succès remportés au théâtre ne l'empêchent pas de continuer à écrire des nouvelles : « La mère », « 25 ans après », « De l'autre côté de la rivière ». Toutes révèlent l'homme blessé dans son humanisme, la nostalgie de l'enfance, le drame d'une jeunesse gâchée. Gao Xingjian ne parvient pas à se détacher du passé et d'un certain romantisme. Il s'est trouvé peu à peu décalé par rapport aux jeunes écrivains pour lesquels il

mais qui se sont par la suite dégagés des références morales de leurs aînés tout en s'orientant vers une expression « nationale » plus forte.

Dans ses dernières œuvres « L'autre rive » (pièce), « La canne à pêche de mon grand-père » (nouvelle), l'écrivain exprime un écartèlement entre un imaginaire perdu et le monde moderne. L'expérience de la peinture le tente : selon la tradition culturelle chinoise, les hommes de lettres sont également peintres et calligraphes. Il reprend les jeux de l'encre pour exprimer sa transformation visionnaire du réel et les émotions qu'il éprouve. Ses lavis reprennent une tradition ancienne pour traduire la conscience de l'homme moderne. Une exposition de ses peintures, à Berlin en 1985, le confirme comme peintre. Gao Xingjian est probablement le seul artiste actuellement à tenter l'expérience – dans tous les domaines : théâtre, roman, peinture – d'une culture qui réussisse la difficile intégration du modernisme et de la tradition. Gao Xingjian est l'homme des expériences, à la recherche d'une nouvelle forme d'expression. ■



## HAN SHAO

Han Shaogong fait partie de ces écrivains regroupés par leurs aînés, sous l'appellation : « Littérature des Jeunes Instruits ». Il s'agit là d'une référence à leur expérience de jeunes « gardes rouges » de la Révolution culturelle, envoyés à la campagne et dont ils ne reviendront qu'après la mort de Mao, à partir de 1979. Han Shaogong, né en 1953, dans la province du Hunan a une quinzaine d'années lorsqu'il est « établi » à la campagne. Au bout de quelques années, il est promu au centre culturel local comme artiste-payson. Comme beaucoup de jeunes écrivains et artistes de sa génération, de bonnes origines familiales redeviennent un atout pour une réinsertion dans l'élite intellectuelle. En 1982, il obtient un diplôme de l'École Normale du Hunan, et devient rédacteur adjoint d'une revue littéraire locale.

Han Shaogong commence à publier dès 1979, ses premières œuvres : « Le champ de roseaux » et « Dans le bleu du ciel » sont primées successivement en 1980 et 1981 comme les meilleures nouvelles de l'année. En 1983, il écrit le scénario du film « Le joueur de suona ». Ces récits sont très marqués par l'expérience des dix années de sa jeunesse, passée au cœur de sa propre culture : la culture de l'Etat de Chu, riche de rites chamaniques qui remontent à l'antiquité, occultée par la suite par l'orthodoxie confucéenne du Nord, mais dont la mémoire se retrouve dans les communautés paysannes du sud-ouest de la Chine.

De ces premiers témoignages, l'écrivain passe à une étape plus ambitieuse, il s'agit désormais de s'abstraire d'une réalité dans son aliénation maximum pour rechercher sa propre conscience. Dans un article paru en 1985, il s'impose comme le chef de file d'une « Littérature des racines » : la culture naît d'un certain type de société, mais elle doit créer sa propre indépendance. Ce retour aux racines n'est pas une nostalgie du passé ou un quelconque exotisme mais une volonté de comprendre le rapport entre l'actualité et la tradition, entre la rupture et la continuité. La tâche de l'écrivain est de libérer tous les tabous et les concepts modernes pour se « retrouver nous-mêmes à ouvert de nouvelles perspectives,



## GONG

dans l'affirmation de notre propre identité ».

L'auteur du « *Retour* », de « *Ba Ba Ba* » – ses meilleures nouvelles publiées entre 85 et 86 – renoue avec la tradition narrative des classiques chinois où la subjectivité est posée comme fondement, comme puissance universelle d'unification au-delà du particularisme. Cette subjectivité crée le dilemme entre l'apparence et la vérité, entre la réalité, lieu de toutes les aliénations, et le Moi. Han Shaogong se retrouve également dans l'œuvre de Milan Kundera dont il vient de traduire le roman « *L'insoutenable légèreté de l'être* ».

Le héros de ses romans est l'homme abstrait du « *Bouchon bleu* » (1984), qui tourne dans un labyrinthe mental, dans un monde privé de centre, dans lequel, le récit fait place à un espace émotionnel où dominent la peur, la solitude, le doute existentiel. C'est aussi un enfant quasiment muet qui ne sait prononcer que la première syllabe d'un « Pa pa » (Ba Ba Ba) parti on ne sait où. L'imaginaire, la sacralité du Tout, la conscience d'un peuple, se captent dans l'immédiate banalité de cet enfant, qui nous rappelle que la parole a détruit la magie

en introduisant l'autorité et le clivage.

La narration est volontairement déséquilibrée par les passages constants entre une réalité qui frôle le cauchemar et la recherche d'une conscience qui subsiste derrière la pire des aliénations. Les clés de l'œuvre de Han Shaogong sont l'impersonnalité du héros, la disparition du récit, voire de la parole. L'écrivain reproduit une expérience directe et intuitive d'une réalité qu'aucun discours ne saurait révéler.

« L'essentiel est indicible » disait le grand poète Tao Yuanming. Les « *Blancs* » de Han Shaogong servent d'articulation à la composition et permettent de suggérer l'existence d'un « au-delà ». La création littéraire de Han Shaogong est avant tout un parti-pris d'abstraction, pour retrouver l'essentiel. ■

## LIU BINYAN



DR

Né à Changchun le 7 février 1925, Liu Binyan semble issu d'un roman classique chinois : juste parmi les justes, il prend la défense de la veuve et de l'orphelin contre les « mauvais fonctionnaires ». Il représente à ce titre une figure type de sa génération.

Originaire de Mandchourie, il a été marqué encore plus profondément que ses pairs par l'humiliation nationale qu'il a connue dès son plus jeune âge (les troupes japonaises s'emparent de la région dès 1931). La ruine de sa famille l'empêche de poursuivre ses études après la deuxième année du cycle secondaire. Comme nombre de ses contemporains, il met de côté sa passion pour l'écriture et s'engage dans le Parti Communiste à 19 ans. La « *Libération* » ne le privera pas de son esprit critique. Journaliste au *Journal de la jeunesse chinoise* dès 1951, il dénonce les méthodes bureaucratiques des cadres qu'il rencontre tout au long de ses reportages. Marxiste convaincu, il s'insurge devant le règne de la langue de bois.

Comme nombre d'intellectuels de sa génération, il répond à l'appel de Mao qui en 1956 annonce les Cent fleurs. Se mettant à l'ouvrage, il publie successivement deux reportages dans lesquels il dénonce la bureaucratie et les privilèges des cadres. Ses *Nouvelles confidentielles de notre journal*, qui montrent comment des cadres dégénérés briment une jeune journaliste enthousiaste, remportent un immense succès auprès de la jeunesse. Dans le même temps, Liu Binyan prononce des dis-

cours enflammés pour défendre la « littérature engagée » et clame partout que le devoir de l'écrivain est de parler véritablement pour le peuple. Il est à cette époque très lié avec le secrétaire général de la Ligue, Hu Yaobang, qui l'encourage et le protège.

Malgré cela, son franc-parler lui vaudra d'être étiqueté comme droitier en 1957. Vingt-deux ans d'exil intérieur, dans les campagnes, en ville, dans les « étables » n'ont pas brisé ce robuste gaillard. Au contraire, ils lui ont permis d'être immergé dans les couches les plus défavorisées de la société et d'être confronté à la mesquinerie des cadres. Il n'oubliera pas cette expérience après sa réhabilitation, et dès septembre 1979, son reportage « *Entre hommes et démons* », qui présente une image effrayante de la dictature des cadres sur le peuple connaît un retentissement immense.

« Quand j'étais dans le Nord-est, écrit-il, des camarades m'ont conseillé de me taire ; car si je me tais, on ne pourra pas me calomnier, déformer mes paroles, tandis que si je parle, on racontera n'importe quoi et je ne pourrai pas me défendre. J'ai beaucoup réfléchi : c'est impossible, à quoi bon être rentré au Parti si c'est pour me taire ? Si on se tait, quel sens a la vie ? »

Voilà dix ans que ce communiste convaincu refuse de se taire, dénonçant la philosophie du héros modèle Lei Feng, laquelle exige de tout membre du Parti qu'il soit une « vis » dans la machine du socialisme (*La deuxième forme de loyauté*). Renouant avec les



DR



« justes » de la tradition chinoise, se considérant comme la conscience de la société, il apostrophe les dirigeants au nom des principes qu'ils sont censés défendre. Les victimes d'injustices viennent le trouver en dernier recours, et il intervient par tous les moyens dont il dispose : discours, reportages, coups de téléphone aux dirigeants.

Cette attitude exaspère bon nombre de cadres jusqu'au plus haut niveau, et en 1987, ceux-ci ont profité du limogeage de Hu Yaobang pour exclure à grand bruit « ce justicier » du Parti. Liu demeure cependant vice-président de l'Association chinoise des écrivains et jouit d'un grand prestige tant en Chine que parmi les Chinois d'outre-mer. ■

## LIU ZAIFU



DR

Liu Zaifu est né le 18 octobre 1941 à Liulin, un village du district de Nan'an au Fujian, dans le sud de la Chine. Originaire d'une famille de paysans, son père meurt lorsqu'il n'a que six ans, et il sera éduqué par sa mère dans le respect de la tradition. Au lycée, il obtient des prix pour ses dissertations. Il obtient un diplôme de l'Université d'Amoy. A la suite de la Révolution culturelle, il est envoyé à la campagne pendant deux ans. Après 1976, il lit tous les ouvrages étrangers de théorie littéraire traduits en chinois qui lui tombent sous la main. Les idées dominantes sur la nécessité pour la littérature de servir les « ouvriers-paysans-soldats » formulées par Mao Zedong en 1942 le découragent, et il cherche à ouvrir

de nouvelles voies. Il affirme que c'est en fonction de critères internes, c'est-à-dire purement littéraires, que l'on doit évaluer une œuvre, et non selon des critères « extérieurs » tels que sa valeur politique. Ces idées qui, en Occident seraient tout à fait anodines, soulèvent de vives polémiques dans un milieu très directement soumis au Parti.

En 1985, son élection à la tête du centre de recherche sur la littérature de l'Académie des sciences sociales de Chine représente une première, et marque une date importante dans l'histoire de la critique littéraire en Chine. Au moment où une polémique sur l'humanisme fait rage, Liu affirme que la bonne littérature est « inséparable de l'humanisme ». Son étude sur *La personnalité combinatoire*,

une dénonciation des théories dominantes affirmant que tout personnage doit être jugé en fonction de son attitude politique et niant la complexité des caractères, va plus loin que les écrivains de la génération précédente qui défendaient les théories du « juste milieu » et de la nature humaine en cherchant timidement à expliquer que les personnages ne pouvaient être décrits de façon trop simpliste. Usant d'un langage scientifique moderne, Liu Zaifu déconcerte les censeurs. Cet ouvrage a été réédité six fois en un an, et les 400 000 exemplaires vendus n'ont

pas satisfait la demande, ce qui est un exploit pour un ouvrage complexe de critique littéraire.

En 1986, Liu affirme que les écrivains chinois devraient réfléchir sur les dix années de trouble (1966-1976) en exprimant, à la manière d'un Dostoïevski, une attitude de repentir. Récemment, il a été violemment attaqué par Yao Xueyin, un tenant du romantisme révolutionnaire et du réalisme socialiste. Mais de jeunes critiques estiment qu'il ne va pas assez loin, et lui reprochent de s'en tenir aux dogmes du marxisme en matière de critique littéraire. ■

## LIU XINWU

Né en 1942 à Chengdu (Sichuan) mais devenu Pékinois dès 1950. Enseignant à partir de 1961. Il le restera pendant quinze ans. Au cours de cette période, il est profondément marqué par les multiples tragédies humaines – grandes ou petites – dont il est l'acteur ou le témoin et dont on retrouvera la substance dans la plupart de ses romans. En 1976, il change de métier ; il entre aux Editions de la ville de Pékin. Il publie sa première nouvelle, « *Le professeur principal* », en 1977. Très populaire parmi les gens de sa génération, cette œuvre est considérée comme une œuvre-pilote d'un nouveau genre de littérature, la « littérature des cicatrices ». Depuis 1980, Liu Xinwu se consacre entièrement à la création en tant qu'écrivain attiré de l'Union des écrivains de Pékin ; il est aussi membre du Pen Club. Animateur principal de la revue de l'Union des écrivains chinois « *La littérature du peuple* » depuis 1984, il en a été nommé rédacteur en chef à l'automne 1986.

### Principales œuvres :

« *Le Professeur principal* », 1977. Nouvelle. L'histoire se déroule dans une école secondaire après la chute de la Bande des Quatre. Le professeur principal d'une classe est tout particulièrement préoccupé par deux de ses élèves. L'un d'eux, un garçon dont les parents ont été victimes de la Révolution culturelle, est encore un

enfant sauvage : il ignore tout des règles les plus élémentaires du jeu social, il commet de multiples délits sans même se rendre compte que ce sont des délits. L'autre, une jeune fille, est une véritable incarnation de l'Esprit de la Révolution culturelle, tel qu'il lui a été inculqué quand elle était enfant ; elle poursuit obstinément les pratiques les plus odieuses telles que la délation, l'enrégimentation, la cruauté idéologique, etc. Elle ne mesure pas, elle non plus, à quel point elle fait du mal. Bouleversé par la misère spirituelle de ces deux adolescents, le professeur essaie de faire en sorte qu'ils deviennent de véritables êtres humains. Cri de révolte contre les monstruosité de la période de la Révolution culturelle, cette nouvelle a permis à des millions de jeunes Chinois de s'arracher à leur propre torpeur.

« *Le Porte-bonheur* » (une boîte en bois sculpté qui joue dans l'histoire le rôle d'un symbole). 1980. Nouvelle dont on a tiré un film. C'est un chant d'amour entre un vieux gardien d'école, un pauvre hère, et une femme de « mauvaise origine », une descendante de la noblesse mandchoue abattue en 1911. Après avoir enfin obtenu du responsable du Parti dont il dépend, l'autorisation d'épouser celle qu'il aime, le vieux gardien meurt, le jour même de son mariage, en accomplissant son travail quotidien, c'est-à-dire en balayant la cour de l'école. Il laisse une veuve



1/6/88 à 19h.  
 Vie et passion d'un gastronome chinois

## LU WENFU

Lu Wenfu, né en 1928 dans un village du Jiangsu (son père était commerçant), a vécu à la campagne jusqu'à l'adolescence. Il s'installe dans la ville de Suzhou en 1945, pour ne plus la quitter. Ou presque. En 1948, il quitte Suzhou pour gagner les zones libérées et rejoindre les rangs révolutionnaires. De retour dans sa ville dès avril 1949, il exerce le métier de journaliste pendant huit ans. Ses nouvelles *La Gloire* et *Au fond d'une ruelle* lui ouvrent les portes de l'écriture professionnelle. A l'issue du mouvement anti-droitier de 1957, Lu Wenfu travaille dans une usine pendant une période de huit ans, interrompue par deux brefs « envois » à la campagne. La Révolution culturelle déferle et Lu Wenfu quitte sa ville pour la seconde fois : il sera contraint de passer neuf ans à la campagne. « Ce qui explique, dit-il sobrement, que je n'ai pas beaucoup d'œuvres derrière moi ». Et d'ajouter : « Mes œuvres importantes ont toutes été écrites après le renversement de la Bande des Quatre ».

L'œuvre de Lu Wenfu est faite essen-

tiellement de nouvelles et romans, son rythme trouvant sa forme la plus naturelle dans le roman court. La matière reste la même : la ville de Suzhou – avec ses ruelles animées, aux mille et un métiers, au riche passé culturel. Dans *Vie et passion d'un gastronome chinois* (Meishijia, 1982). Traduction : Ed. Picquier, 1988), le lecteur fait la connaissance d'un gourmet sans cesse contrarié par l'idéologie communiste : ce sont plus de trente années d'histoire chinoise qui défilent tandis que s'effacent, avant de réapparaître finalement, les mets les plus raffinés. Le public chinois a vu dans ce roman une sorte de reconnaissance « juridique » des plaisirs de la table.

Le roman *Le Puits* (Jin, 1985. Traduction : Ed. Panda, 1988) évoque le triste sort d'une intellectuelle, dont la renommée scientifique apparaît insupportable à son entourage (voisines qui se retrouvent autour du puits, mari jaloux) ; la malheureuse femme, qui avait été promise à une vie épanouie n'a plus qu'à se jeter dans le puits. Ce roman a été fort débattu en Chine ; s'il est acquis,



DR

inconsolable.

« *Un long métrage sur le 19 mai* ». 1985. Nouvelle-reportage. Le 19 mai dont il s'agit est celui de 1985 : un 19 mai mémorable s'il en fût, pour les jeunes chinois de Pékin. Sur le grand stade de la ville, l'équipe de foot-ball de la Chine fut battue ce jour-là par celle de Hong-Kong. Les fans de l'équipe de Pékin, furieux, avaient jeté sur l'équipe des vainqueurs d'innombrables projectiles. Une grande bagarre avait suivi ; et elle s'était soldée par l'arrestation de divers trublions. Dans la narration de ce fait divers, Liu Xinwu introduit un élément romanesque qui permet de comprendre la psychologie des acteurs de l'incident.

Avec « *L'Echangeur* » et « *Les Pavillons de la Cloche et du Tambour* », romans respectivement publiés en 1980 et 1985, Liu Xinwu nous fait pénétrer dans les vieux quartiers de Pékin où vivent des milliers de petites gens. Son regard se fait plus profond et souvent un peu triste, mais

jamais détaché. Son style reste à la fois nerveux et dépouillé, sans cesser d'être chaleureux, tendre et compréhensif. Que ce soit dans le succès ou dans la solitude, Liu Xinwu poursuit, inlassablement, sa trajectoire à lui de créateur soucieux de retrouver, au travers des multiples aspects de la société chinoise d'aujourd'hui, l'homme dans sa vérité. ■



DR



explique Lu Wenfu, qu'un écrivain puisse faire mourir ses personnages négatifs, l'idée qu'un bon personnage, central dans l'intrigue, puisse mourir fait bien plus violence... y compris à l'auteur ! Dans *Le Diplôme* (Biye le, 1985), Lu Wenfu peint une retraitée qui reçoit son diplôme... trente-cinq ans après avoir terminé ses études. Sa satisfaction, presque juvénile, est vite estompée par la préoccupation du moment : comment faire pour arriver à se séparer de meubles et de vêtements qui ont

une histoire, quand on arrive dans un nouveau logement et qu'il faut faire place nette ?

L'écriture condensée, très littéraire, de Lu Wenfu est ponctuée d'expressions locales, de citations littéraires, mais aussi de slogans idéologiques des dernières décennies. Dans son style, l'humour, l'amertume et la tristesse se côtoient. Lu Wenfu sait à merveille passer du tragique au comique, sans pour autant nuire à la cohérence de son propos. ■

## MANG KE



Jiang Shiwei est né le 16 novembre 1950 à Shenyang (Liaoning) dans une famille d'ingénieurs. Il est élève au collège lorsqu'éclate la Révolution culturelle. Il ne peut devenir garde rouge en raison de sa mauvaise origine sociale. Une fois diplômé du secondaire, il est envoyé comme jeune instruit à Baiyangdian, dans la province du Hebei où il passera sept ans. En 1976, il retourne à Pékin où il travaille comme ouvrier dans une fabrique de papier. En 1978, il fonde avec Bei Dao la revue littéraire non-officielle *Jintian* (*Aujourd'hui*). Pendant deux ans, il

se consacre entièrement à l'animation de la revue. En 1980, *Jintian*, comme les autres publications non-officielles est interdite, et il perd son travail. Il occupera toutes sortes d'emplois temporaires, sera notamment veilleur de nuit dans un hôpital. En 1985, il devient dirigeant d'une compagnie d'import-export. À partir de 1987, certaines de ses œuvres sont publiées dans les revues officielles.

Il a commencé à écrire des poèmes pendant son séjour à la campagne. Ceux-ci circulaient sous le manteau parmi les jeunes instruits. Rejetant le

genre épique en vigueur à l'époque, ses poèmes expriment la tristesse de l'hiver du nord de la Chine :

*La nuit sur les champs de neige  
Est un chien au poil noir et blanc  
La lune : sa langue qui pend de  
temps en temps  
Les étoiles : ses crocs qui parfois se  
découvrent*  
(« *La nuit sur les champs de neige* »)

L'amour, un thème récurrent chez Mang Ke, ne chasse pas le désespoir caractéristique de sa génération :

*Pas d'écho  
Pas de réponse  
Je t'appelle de toutes mes forces  
Mes deux mains sont vides.*  
(« *Un poids sur le cœur* »)

Fasciné par le crépuscule, réglant ses comptes avec le soleil, Mang Ke mérite sans doute le qualificatif d'« obscur » dont les autorités ont affublé les jeunes modernistes. La foi dans un avenir radieux ne transparaît dans aucun de ses vers, et les tourments de l'âme reflètent l'absurdité du monde de la fin du règne de Mao. Pourtant, on distingue des traces d'espoir :

*As-tu vu ce tournesol dans le soleil  
Regarde, il n'a pas courbé la tête  
Il l'a tournée  
Vers l'arrière  
Comme pour mordre et trancher  
La corde qui dans la main du soleil  
Enserre son cou*  
(« *Un tournesol dans le soleil* »)

Tout lecteur chinois comprend que le tournesol symbolise ceux qui ont refusé de se laisser enchaîner par leur admiration pour Mao (le soleil rouge). Mais c'est plutôt par ses poèmes romantiques que Mang Ke se distingue. ■

Zhang Kangkang est née en 1950 à Hangzhou, la cité des bords du lac de l'Ouest qui a inspiré des générations de poètes. Son père, journaliste progressiste avant la prise du pouvoir par le PC, a été condamné comme contre-révolutionnaire trotskiste dès 1952. Décidée à effacer la tare que constitue son origine sociale, la fillette fait tout pour prouver sa fidélité au Parti pendant ses années d'école. Elle termine le premier cycle d'études secondaires lorsqu'éclate la Révolution culturelle en 1966. Elle s'y jette à corps perdu, et en 1969, se porte volontaire pour aller s'installer dans une ferme d'Etat du Grand Nord, près de la frontière soviétique. Elle publie sa première nouvelle en 1972, et son premier roman, *La ligne de démarcation* en 1975. Elle y décrit sur le mode enthousiaste en vogue à l'époque, la vie héroïque des jeunes instruits. Elle croit alors fermement aux vertus du « réalisme socialiste combiné au romantisme révolutionnaire ». En 1977, elle entre à l'Ecole d'Arts de Harbin où elle étudie le théâtre.

La mort de Mao et la chute de la Bande des Quatre en 1976 l'ont plongée dans une crise profonde. Méditant sur son expérience littéraire, elle se rend compte que ses écrits antérieurs étaient extrêmement stéréotypés. À partir de 1979, elle change de style : ses personnages restent pour l'essentiel des jeunes instruits, mais le ton est nettement moins héroïque. Déçus, floués, les idéalistes partis au son des gongs ont perdu leur virginité politique à la campagne. Et le retour en ville auquel ils rêvaient dans les steppes glacées du Nord est souvent lugubre. Lorsqu'elle rentre en ville, l'héroïne de *L'aurore boréale* (1980) est atterrée par le manque de camaraderie entre les jeunes, choquée par leur cynisme. Tirillée entre son rêve d'un grand amour et son désir de faire quelque chose pour la « Révolution », elle est contrainte de s'adapter à la grisaille quotidienne. Pourtant, si les jeunes femmes qui peuplent son œuvre ne parviennent à rencontrer le « prince charmant », lors de leur retour en ville, elles doivent faire face à la dureté des rapports sociaux. Toutefois, Zhang





DR

Kangkang reste optimiste. Convaincue que les expériences traumatiques de la campagne ont eu un aspect positif en lui permettant de mieux comprendre son pays, elle se refuse à embrasser le désespoir qui marque la « génération perdue ».

Au début des années 1980, elle découvre Freud, et se passionne pour la psychologie et la psychanalyse. Dans *Le compagnon caché*, le roman qu'elle publie en 1986, elle tente de

comprendre la vie intérieure des jeunes instruits envoyés dans le Grand Nord. Ceux-ci restent obsédés par leurs rapports avec l'autre sexe. Ce thème l'emporte sur l'interrogation relative à leur engagement dans la révolution.

Malgré l'évolution récente de son œuvre, Zhang Kangkang reste un des écrivains les plus représentatifs de la « littérature des jeunes instruits ». ■

## ZHANG XIANLIANG

Zhang Xianliang est né le 8 décembre 1936 à Nanjing (Nankin). Il commence à écrire très jeune des poèmes et après des études supérieures à Beijing (Pékin) est nommé professeur d'une école de cadres du Gansu. En 1957, son poème *Le grand vent*, taxé d'« humanisme », lui vaut l'étiquette de droitier, et il est envoyé dans une ferme comme ouvrier agricole. Il cesse d'écrire pendant vingt-deux ans. Réhabilité en 1979, il reçoit un poste d'instituteur dans le village où il se trouve et fait connaître sa qua-

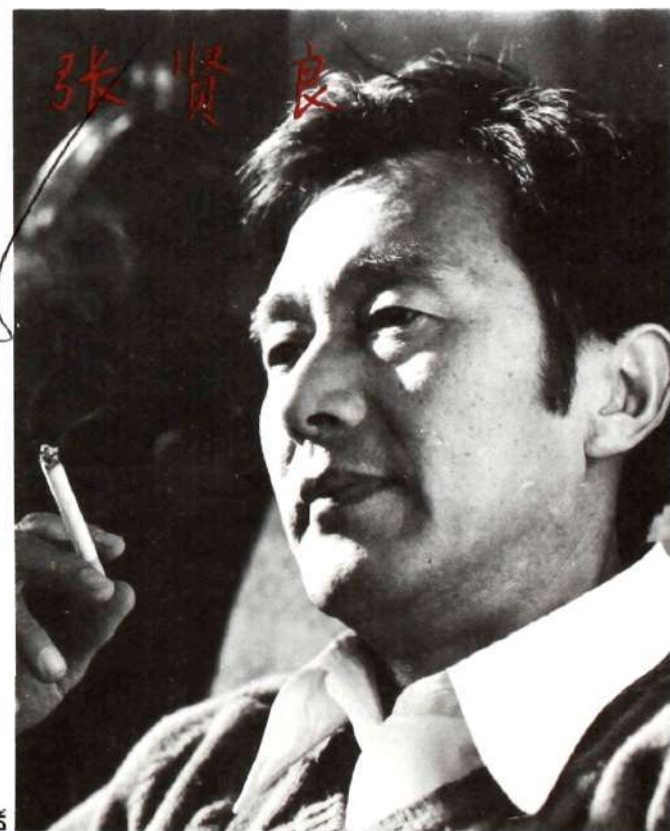
lité d'écrivain par un premier écrit : *Quatre lettres*, suivi bientôt de nombreuses nouvelles dont la plus connue est *L'âme et la chair*. Celle-ci reçoit le prix, en 1980, de la meilleure nouvelle et est portée à l'écran sous le titre *Le gardien de chevaux*, qui recevra le prix du meilleur film en 1983. Dès lors Zhang Xianliang ne cesse plus d'écrire, les trois volumes que constitue déjà l'ensemble des œuvres publiées à ce jour comprennent déjà trente-trois titres. En dehors de ses premiers poèmes et de quelques essais sur sa création littéraire,

il s'agit surtout de nouvelles et de romans dont les plus célèbres sont les suivants :

*La gipsy* en 1979, *Les amours d'un prisonnier* en 1980, *Soleil couchant* en 1981, *Les fils du fleuve* en 1982, *Les arbres de la reverdie* (titre français : *Mimosa*), *Le style de l'homme* et *Long Zhong* (nom du personnage principal, « Semence de dragon ») en 1983, *Xor Bulak - Le récit d'un roulier* et *Premier baiser* (titre français : *La première fois*) en 1984, *La moitié de l'homme, c'est la femme*, en 1985. Ces romans constituent avec ceux qui suivront un ensemble que l'auteur appelle *Étapes sentimentales - Révélations d'un matérialiste*. Zhang Xianliang est actuellement membre du Comité National de l'Assemblée Consultative du Peuple chinois, membre de l'Association des écrivains chinois, Président du Bureau de cette association pour le Ningxia, sans compter les autres titres, dont la liste est loin de s'arrêter là.

En dehors de sa valeur documentaire indéniable, puisqu'elle retrace toute la période qui court de l'enfance de l'auteur à la fin de la Révolution culturelle, on retiendra de l'œuvre de

Zhang Xianliang sa variété dans les thèmes, la puissance évocatrice de ses descriptions – où le réel, analysé avec acuité, s'impose à tous les sens – la vivacité de ses intrigues romanesques, la nouveauté de ses plongées aventureuses dans les abysses de l'histoire, de la philosophie et de la politique, dans les tourbillons des sentiments, dans les pulsions ou les pudeurs des corps, le tout remarquablement servi par la beauté du style et le pétilllement de l'humour. Toutes ces qualités, l'écrivain déclare les rechercher consciemment, pour être en mesure de transmettre un appel à ses compatriotes, et par-delà, à tous les hommes : l'appel à une réflexion sur la Chine, sa patrie, sur ces étrangers qui ne la comprennent guère, sur l'homme et la femme, ennemis inséparables, sur la vie humaine et ses imprévisibles vicissitudes, sur l'avenir du monde, qui n'a rien à voir avec la fatalité. « Il ne suffit pas de séduire le lecteur, dit Zhang Xianliang, il faut aussi lui apporter quelque chose ». Ce « quelque chose » sonne bien modeste, et cependant sa trace, au fond de l'âme séduite, persiste longtemps – et elle y creuse son chemin, espoir dans le



DR



désespoir.

**On lira en français :**

*Le gardien de chevaux*, dans « Dix auteurs modernes », collection Panda, Littérature Chinoise, Beijing, 1983.

*Mimosa*, suivi de *Xor Bulak - L'histoire d'un routier*, id., 1984.

*Mimosa* (même version et texte seul). Ed. Pierre-Marcel Favre, Paris. *La moitié de l'homme, c'est la femme*, collection Voix Chinoises, P. Belfond, Paris 1985. ■

Michelle Loi

## ZHANG XINXIN



DR

Zhang Xinxin, qui a aujourd'hui 35 ans, est l'une des étoiles de la renaissance culturelle de la Chine des années 1980. Quand éclate la Révolution culturelle, en 1966, elle vient tout juste de terminer ses études primaires. En 1969, alors qu'elle n'a que 16 ans, elle est obligée, comme la plupart des « jeunes instruits » de l'époque, de partir pour la campagne, où elle restera durant des années. Elle aura fait toutes sortes de métiers : petit soldat du Président Mao, paysanne, infirmière, etc. A l'heure actuelle, tout en étant écrivain, elle est metteur en scène au Théâtre d'Art Populaire de Pékin. Passionnée de lecture, elle est aussi familière de la littérature étrangère actuellement accessible en Chine que de la littérature chinoise classique ou moderne. Elle commence à écrire bien avant 1981, date à laquelle son premier roman, « *Sur la même ligne d'horizon* », lui vaut d'être remarquée. Elle est l'une des cibles de la campagne aussi brutale qu'éphé-

mère « *Pour en finir avec la pollution spirituelle* » qui fait rage en Chine à la fin de 1983. Elle publie, à partir de 1985, une série de sketches sur la vie quotidienne en Chine écrits sur la base d'interviews et d'observations faites sur le vif en collaboration avec Sang Ye (le correspondant à Pékin d'un journal de Chinois des Etats-Unis). Elle adapte un certain nombre de ces sketches à l'usage de la télévision et de la radio de Pékin. Le tout est finalement rassemblé sous le titre « *L'homme de Pékin, cent autoportraits de gens ordinaires* » et connaît un grand succès en Chine et à l'étranger.

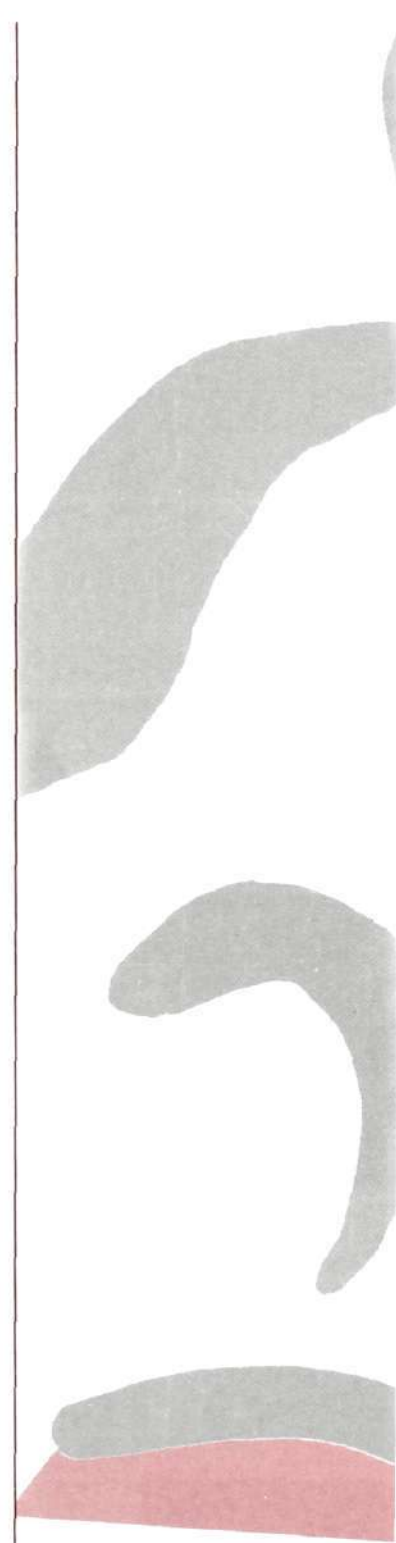
Zhang Xinxin écrit avec un élan et une imagination qui donnent à son style quelque chose de pétillant, parfois même de trépidant, très expressif de la vie que mène à l'heure actuelle un grand nombre de Chinois. C'est une observatrice impitoyable ; elle ne cesse d'être attentive aux faits et gestes qui révèlent la profondeur des âmes. Il existe une

relation de complicité, d'intimité même, entre l'auteur et ses personnages. Le tout est empreint d'humour, d'exubérance, d'éclats de rire.

**Oeuvres traduites en français**

« *Sur la même ligne d'horizon* » (1981). Récit d'une lente dégradation de l'amour entre deux jeunes gens, qui se sont connus à la campagne pendant la Révolution culturelle. Mariés, ils se retrouvent dans la capitale, chacun poursuivant alors son rêve ou sa carrière. L'héroïne du roman arrive pour finir sur la même ligne d'horizon que son ex-mari, au terme d'un pénible cheminement. Des millions de jeunes Chinois s'identifient sans peine aux personnages de ce roman. (Actes Sud, Arles, 1986. Traduit par Emmanuelle Péchenart). « *Une folie d'orchidées* » (1983). Histoire fantastique et burlesque sur la vogue des orchidées en Chine et sur les spéculations insensées auxquelles elle donne lieu. Le récit se termine sur un cauchemar, qui est au fond celui de l'irruption de la société marchande dans un monde jusqu'alors replié sur lui-même. Les critiques véhémentes que ces audaces ont soulevées chez les « conservateurs » ont eu pour unique résultat de rendre cette œuvre encore plus fameuse en Chine (Actes Sud, Arles, 1988. Traduit par Cheng Yingxiang).

« *L'homme de Pékin* » (1985-1986). Traduction partielle de « *L'homme de Pékin. Cent autoportraits de gens ordinaires* ». Sketches de valeur inégale dont les héros sont des Chinois de tous les jours : jeune chômeur, héros du travail, petit marchand enrichi, fleuriste autrefois prostituée, etc. Chaque récit fait resurgir tout un pan d'histoire collective. (Editions « Littérature Chinoise », collection Panda, Pékin, 1987). ■







## REMERCIEMENTS :

Revue Littérature Chinoise  
- Revue Europe  
Ministère des Affaires Etrangères  
Centre Georges Pompidou : Revue Parlée  
Centre Georges Pompidou :  
Bibliothèque Publique d'Information -  
(Salle d'actualités)  
Théâtre National de Chaillot  
Maison de la Poésie  
Maison des Sciences de l'Homme  
Editions du Centenaire  
Editions Alinéa  
Ambassade de France à Pékin  
Ambassade de Chine à Paris  
Amitiés Franco-Chinoises

■  
Viviane Alleton  
Jean-Philippe Béja  
Suzanne Bernard  
Isabelle Bijon  
Cheng Yingxiang  
Chantal Chen-Andro  
Annie Curien  
Noël Dutrait  
Denis Lavaud  
Michelle Loi  
Jean-Baptiste Para  
Alain Peyraube  
Danièle Turc-Crisa

Organisation :  
ADEC : 14, rue N.-D.-des-Victoires  
75002 PARIS

Maquette : Pascale Lecomte

Imprimerie : Gerfau  
73, rue de l'Évangile  
75886 Paris Cedex 18  
42.08.83.50

Direction du Livre  
et de la Lecture  
27, avenue de l'Opéra  
75001 Paris

Tél. 42 61 56 16

Contact :

Bernard GENTON



Centre National  
des Lettres  
53, rue de Verneuil  
75007 Paris  
Tél. 45 49 30 85

Contact :

Françoise Chaudenson



L'Association  
Dialogue  
entre les Cultures  
14, rue Notre-Dame-  
des-Victoires  
75002 Paris  
Tél. 42 96 15 51

Contact :

Jean-Claude Terrac